

# LA BATAILLE DU VAL DE CASSEL

*11 avril 1677*

par M. le Docteur P.-J.-E. De Smyttère



**Westhoekpedia - 2012**

Cette création par Westhoekpedia est mise à disposition selon les termes de la  
licence Creative Commons : Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale -  
Partage des Conditions Initiales à l'Identique 3.0 Unported.  
Plus d'infos sur <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/>

## AVANT-PROPOS.

Ainsi que nous l'avions promis, lors de nos plus récentes publications sur le pays flamand de France, et sur Cassel en particulier, nous nous sommes occupé des divers faits d'armes qui s'y sont passés. Nous nous sommes efforcé d'approfondir les détails de ceux d'un intérêt majeur, soit par leur célébrité, soit par les conséquences importantes, pour cette contrée, qui en ont été les suites.

Pour ce qui regarde le *Val de Cassel*, par exemple, entre tant de faits de guerre, trois grandes batailles s'y sont livrées, on le sait, sous trois Philippe de France. Elles méritaient, surtout, plus de recherches à cause de l'intérêt qu'y attachent ceux à qui l'histoire du pays natal est chère.

Pour énumérer ces batailles mémorables, disons qu'il y a d'abord celle de 1071, gagnée par Robert le Frison, fils cadet du

comte Baudouin de Lille, sur son neveu le jeune Arnould, qui venait d'hériter de la Flandre et sa mère Richilde, aidés, tous deux, par le roi Philippe 1<sup>er</sup>.

La deuxième bataille est celle de 1328, gagnée par Philippe de Valois, au bas du mont Cassel, sur les sujets du comte de Flandre, Louis de Nevers, révoltés contre ce dernier. Là, tant de braves Flamands périrent sans avoir reculé d'un pas. Ils se défendaient contre le despotisme, c'était leur droit. Nous possédons sur ce combat et ses suites des documents nouveaux et curieux qui auront leur tour de publication.

Enfin la bataille de 1677, eut aussi un long retentissement dans l'histoire. Celle-là, non moins sérieuse, a été livrée, comme les autres, au bas de la montagne et non loin de Cassel. Philippe d'Orléans, frère unique de Louis XIV, la gagna le 11 avril sur les Hollandais commandés par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, ce stathouder y fut complètement battu. La victoire n'y fut pas contestée par les ennemis.

Nous commencerons cette fois, par donner le résultat de nos investigations sur cette dernière. Elle a été l'une des causes

décisives, personne ne l'ignore, qui ont fait réunir la Flandre la plus occidentale, à la France, l'année suivante, en vertu du traité de paix de Nimègue. On sait que la ville de Saint-Omer fut rendue à la France, peu de jours après cette victoire.

Un autre motif aussi, tout patriotique, nous guide aujourd'hui dans cette publication spéciale, qui est l'accomplissement d'un nouveau devoir. Ce motif, qui fera obtenir l'indulgence de nos lecteurs, nous allons l'énoncer en peu de mots. Nous avons à cœur, plus que jamais, de donner suite à nos anciens projets de provoquer l'érection d'un monument commémoratif pour la bataille de 1677, dans la plaine de la Peene. Nos démarches se sont faites déjà dans ce but et se font encore activement ; nous nous plaçons à croire que nous y réussirons avec le concours bienveillant des autorités et des hommes d'élite du pays.

Lors du *Congrès archéologique de France*, siégeant à Dunkerque, en 1860, une de ses séances eut lieu à Cassel ; Nous avons obtenu cette faveur de M. de Caumont (directeur de ce Congrès et de l'Institut des Provinces, institut créé par lui et illustré par ses travaux). Notre ville antique la méritait à cause de sa

célébrité historique, que nos efforts tendront sans cesse à faire ressortir. Entre autres questions, il fut traité dans cette savante assemblée, de l'érection de monuments destinés à perpétuer le souvenir des batailles remarquables, et qui serviraient à conserver les traces des emplacements où elles eurent positivement lieu. En effet, la mémoire, sans cette louable mesure, pourrait parfois ne conserver que des données vagues sur les lieux véritables de certains combats. Nous savons tous que bien des théâtres de batailles à cause des traditions effacées ou dénaturées, sont aujourd'hui à l'état de conjectures.

Un membre du congrès, M. J. Carlier, dans un mémoire lu à cette séance, semble contester la nécessité ou l'à-propos de placer des monuments sur les champs de batailles, parce que, selon lui, il est bon de repousser toute manifestation tendant à perpétuer les sentiments d'antagonisme. Cet honorable confrère ajouta des détails de comparaison, d'après l'histoire, sur les batailles qui ont eu lieu dans la Flandre maritime, en disant aussi qu'elles ont été gagnées tantôt par les Flamands, les Anglais ou les Espagnols, etc., et tantôt par les Français.

Nous fîmes remarquer, à notre tour, que la question dont il s'agissait avait pour but de demander non des monuments de victoire, mais de simples pierres de souvenir, puisque les vaincus sont aussi braves, souvent, que les vainqueurs, et que la postérité ne doit pas faire subir des humiliations parfois injustes, à la mémoire de guerriers valeureux, qui ont eu un sort contraire.

Nous ajoutâmes qu'une colonne commémorative servirait du moins à marquer dans ce pays, par exemple, l'emplacement principal, déjà en partie oublié, du champ de bataille de Peene au val de Cassel, de 1677, où fut aussi versé le sang de nombreux chrétiens.

M. Baruffi (professeur à l'Université royale de Turin) à fait observer, ensuite, qu'il y a, au XIXe siècle, un monument plus impérissable que le marbre ; l'Imprimerie. C'est à l'histoire seule, a-t-il dit, qu'il appartient de perpétuer le souvenir des batailles.

M. de Caumont, ayant pris la parole, déclara qu'il ne partageait pas l'opinion des préopinants ; selon lui, les monuments, élevés sur place, ont un but particulier, celui d'indiquer le lieu même où ces événements se sont passés ; or, cette détermination géographique absolue, ajouta notre très-honoré Président, n'est pas

inutile, et la société française a toujours encouragé ce qu'on a fait dans ce but.

En l'année 1862, la Commission historique du Nord s'occupa aussi de la question. A propos de son projet en voie d'exécution d'un monument commémoratif de la bataille de Bouvines (afin de perpétuer le souvenir du grand fait historique du 27 juillet 1214), nous eûmes l'honneur de lui proposer alors l'érection d'un monument du même genre dans la plaine de la Peene, pour la bataille qui y fut gagnée par l'armée française au 17<sup>e</sup> siècle.

Dans sa séance du 5 juin de cette même année, la Commission historique mit notre proposition à l'ordre du jour. Voici un extrait de son procès-verbal :

*« Après une discussion à laquelle prennent part MM. de Coussemaker, le comte de Melun, Ch. Vincent, le Dr De Smyttere, la commission tout en félicitant ce dernier de l'idée qu'il a émise, pense qu'elle ne peut prendre l'initiative d'un projet de monument spécial près de Peene, et exprime l'avis qu'il convient de se borner à émettre le vœu que dans chaque localité où une bataille a eu lieu,*

*le souvenir puisse en être consacré d'une manière quelconque.* » Il est dit dans ce procès-verbal : La Commission ne saurait trop encourager, d'ailleurs, les membres à faire tous leurs efforts pour obtenir des administrations municipales les moyens nécessaires de réaliser cette pensée patriotique.

D'après ce qui précède, nous nous sommes regardé comme suffisamment investi de la mission de donner suite à nos premières démarches concernant ce projet d'un intérêt national, qui est en harmonie avec les vues de progrès des autorités supérieures.

Stimulé par l'administration départementale et par celle de Cassel et d'autres cantons de l'arrondissement d'Hazebrouck, surtout, stimulé par de nombreuses marques de sympathie flatteuse d'hommes éclairés et éminents qui ont donné en tout temps des preuves de sollicitude pour tout ce qui touche à l'illustration de notre beau pays, nous nous sommes mis à l'œuvre, nous avons mûrement médité sur les emplacements des trois batailles célèbres au val de Cassel.

Mais bientôt nous avons vu avec surprise et regret les erreurs dans lesquelles certains auteurs sont tombés, erreurs qui se sont

perpétuées par des traditions sans preuves ; Nous tenons à les signaler dès à présent.

Les résultats de nos plus récentes investigations sont que les positions des champs de bataille susdits n'ont pas été exactement marquées sur les cartes ; et nous pouvons dire qu'il est à supposer que les désignations des emplacements des deux plus anciennes batailles sont entièrement erronées, sur quelques plans.

Nous devons avouer que lors de nos premiers travaux historiques, il y a trente-cinq ans, au moins (Topographie historique, physique, statistique et médicale de la ville de Cassel et de ses environs, 1828, avec planches), nous confiant exclusivement au dire d'autrui, nous avons accepté comme vérités ces erreurs, reconnues aujourd'hui ; nous sommes heureux de pouvoir les rectifier, autant que possible, en attendant encore d'autres éclaircissements sur certains points.

Nos observations sont les suivantes :

La bataille gagnée par Robert-le-Frison le 22 février 1071, est désignée sur les cartes géographiques et dans des écrits plus modernes, comme ayant eu lieu au nord-ouest de Cassel vers

Bavinchove, tandis que l'action principale s'est passée au sud-est de la montagne, à deux kilomètres à peu près de là. Sur ces documents de diverses époques, on a pris pour lieu de ce combat l'endroit, assez incertain encore, d'un engagement secondaire ou final, c'est ce que nous tâcherons de prouver en publiant plus tard la relation de ce fait d'armes mémorable.

Nous pouvons cependant dire déjà que des chronologistes anciens, tels que l'érudit Dom Bouquet, et les auteurs cités par ce laborieux bénédictin, désignent avec vraisemblance ce champ de combat du XI<sup>e</sup> siècle proche le mont d'Ecoufle, appelé autrefois Wouwenberg (Wouw, pluriel Wouwen et Berg, mont ; Mont des Vautours) ; auprès de la montagne de Wouche qui touche au mont Cassel et qui est vulgairement nommée Womberg (à présent le mont des Récollets). L'historien de Guines et d'Ardres, l'abbé Lambert, curé du lieu, dit aussi ; Auprès d'une montaine joignant le Mont Cassel, que l'on nomme au pays Wembert. *Cui occurens cum omni exercitu suo cornes Robertus impetum fecit in illam, juxta montem Wouhe*. Nous sommes sur les traces de ce champ de bataille jusqu'à présent trop vaguement désigné.

Notons que ce lieu est distant de près de quatre kilomètres de celui généralement désigné. On aura confondu deux actions distinctes, et il y a, nous le pensons, à préférer celle *juxta Casletum, in campo sub monte Cassel*, admise par les auteurs que nous venons de citer ; celle à l'orient d'hiver du mont.

Quant à la bataille de 1328, gagnée le 23 août par le nouveau roi de France, Philippe de Valois, qui venait d'être sacré, elle est désignée sur la plupart des cartes comme ayant eu lieu aussi à l'ouest de Cassel, tandis que tout porte à croire que ce combat sanglant se livra dans la plaine du côté nord de la montagne entre Hardifort et le ruisseau la Peene-becque, à deux kilomètres du mont Cassel. Ce qui le prouve du reste assez, c'est que le Roi Philippe VI, écrivant à l'abbé de Saint-Bertin, quatre jours à peine après sa victoire, date ses lettres de ses tentes d'Hardifort, sous Cassel. On sait que l'intrépide flamand Zennekin, avec ses troupes divisées par bandes, vint de Cassel, vers trois heures et demie du soir, surprendre le roi de France dans son camp et voulut percer jusqu'à sa tente, en arrivant par des détours et des lieux couverts.

Le camp des Français fut, il est vrai, d'abord près l'abbaye

de Woestine (Woestine ou Woesternesse, solitude, lieu sauvage, inculte), et Clairmarais, à l'ouest de Cassel mais il avait été transféré vers le nord, peu de temps avant le combat, non pas proche le village de Peene comme on l'a avancé, mais dans le voisinage de la Peene, à l'endroit où ce ruisseau, se dirigeant vers le nord-est, coule à près de trois kilomètres d'Hardifort, Dans cette belle plaine le roi put s'étendre sans obstacle.

Faisons observer que ce fut de ces mêmes lieux que Philippe de Valois expédia ses lettres. Sa propre tente était restée intacte, nous en trouvons la preuve dans un passage de François Belleforest. Cet auteur distingué écrit :

*« La bataille avait duré jusqu'à la nuit ; le roi se retira d'icelle au cler des torches et ne voulut permettre qu'homme mangeât ny bust sans remercier Dieu qui les avait préservés, et fait chanter le Te Deum devant sa tente. »*

Les Flamands avaient pris position en partie sur la montagne voisine, le mont d'Ecouffe ou des Vautours (l'ancien Wouwenberg), comme lors de la bataille de 1071, cette position, on le sait, est à l'opposé du territoire indiqué par des auteurs, pour ce

combat, et, certainement, il n'aurait pas été rationnel de le choisir pour attaquer vers l'occident du val de Cassel.

Ce n'est donc pas à l'ouest de Cassel et entre cette ville et Peene qu'il faut marquer ce combat ; il eut lieu vers Hardifort, au septentrion de la montagne, et non loin du champ de la petite bataille du 28 avril 1794, entre les Français républicains et les coalisés.

Qu'il me soit permis, à présent, de dire, par anticipation, quelques mots de la troisième bataille.

Par ce fait d'armes si remarquable, et qui n'est pas à deux siècles de nous, mêmes versions différentes dans la désignation du lieu du combat, qui cependant fut fort circonscrit. Néanmoins, ces versions sont moins éloignées de la vérité, car la bataille au val de Cassel du XVIIe siècle a incontestablement été livrée à l'ouest de la montagne. Mais pourquoi vouloir la reculer, comme sur certaines cartes géographiques jusque vers Clairmarais, qui est à près de deux lieues de la moyenne Peene-becque. Il y a même des cartes récentes faites dans ce pays, qui marquent ce lieu de combat au-delà de la rive droite du ruisseau la Peene et vers le nord de

Zuydpeene, à une demi-lieue plus loin que le champ réel. Les deux glaives ou épées en sautoir, d'indication, sont bientôt mis sur une carte, mais avouons que c'est tout de les bien placer selon d'authentiques écrits ou des relations contemporaines.

Ajoutons qu'il y a une inexactitude même sur l'une des médailles frappées en l'honneur du duc d'Orléans, victorieux dans cette action. Au revers de cette belle médaille de la grande collection, se voit le champ de bataille avec les deux armées en présence, mais on y a représenté, à tort, Guillaume d'Orange, ayant passé le deuxième ruisseau, la Lyncke, tandis que ce prince n'arriva jamais jusque-là ; c'est vers le milieu de la plaine qu'il se tint lors de l'engagement général, au centre du terrain triangulaire et plat, entre les deux becques ou ruisseaux. C'est là aussi qu'il fut cerné et pour ainsi dire complètement battu par Philippe de France et par ses deux maréchaux le duc de Luxembourg et de Humières, commandant les ailes de l'armée française.

Le mot ruisseau employé par les uns et les autres, tantôt pour désigner la Lyncke et tantôt pour la Peene, ou pour tous deux à la fois, jette du doute dans les narrations ; par notre présent

travail, nous avons tenu à rectifier les faits d'une manière rigoureuse.

La bataille du val de Cassel, qui fait le sujet principal de ce mémoire, est dite aussi bataille de Peene ou Pienne ; cependant elle n'a pas été nommée ainsi à cause du village de Peene ou Noordpeene, mais bien parce que c'est au bord de la Pienne (peene), ruisseau ou becque, que ce fait d'armes glorieux pour la France s'est accompli. C'est au territoire sud et ouest de Zuydpeene, limitrophe du susdit village, que le combat entre les Hollandais et les Français, s'est livré ; nous allons le démontrer avec preuves nombreuses. C'est donc là que le Monument commémoratif du combat si décisif de 1677, serait à placer ; c'est-à-dire dans l'endroit le plus apparent de cette petite plaine, et à son angle nord, vers le confluent des deux ruisseaux susdits. Cet endroit est en vue de routes fréquentées et de la voie ferrée qui passe tout contre ce terrain en le dominant.

Nous avons eu l'honneur de soumettre notre projet au congrès archéologique de France, à sa session de Troyes (Aube), en août de l'année dernière. C'est ainsi que lui fut soumis, il y a

quelque temps, le projet pour un monument à Bouvines qui vient d'être mené à bonne fin, par la commission historique du Nord, grâces aussi à de généreux concours.

Nous avons eu le bonheur de voir que la sollicitude si éclairée de la société française, présidée par l'honorable M. de Caumont, a daigné nous y encourager par une souscription distinguée et par son appui ; elle a secondé ainsi nos démarches patriotiques, entièrement conformes à ses vues élevées, comme viennent de le faire nos magistrats du Nord et de nombreux compatriotes aimés à qui nous adressons, de même, l'expression de notre vive gratitude pour cette flatteuse approbation.

## **PRÉLIMINAIRES HISTORIQUES.**

Nous pensons bien faire, en commençant ce travail par quelques pages de préliminaires, afin de mettre au courant de certains épisodes de guerre, dans la Flandre occidentale, au XVII<sup>e</sup> siècle, les personnes du pays les moins versées dans les connaissances historiques locales. De la sorte seront expliqués sommairement, pour elles, les motifs ou causes du combat de 1677 et d'autres événements qui les suivirent.

On sait que la Flandre, après avoir appartenu bien des siècles, à ses comtes de la première maison, sous la souveraineté de la France, passa, en 1384, aux ducs de Bourgogne, par le mariage de Philippe le Hardi, avec Marguerite, fille du comte de Louis de Mâle. Après ce duc, Philippe, quatrième fils du Roi Jean le Bon, les princes de la maison de Bourgogne, gouvernant le comté de Flandre, furent successivement le duc Jean, dit sans peur, puis son

fil, Philippe le Bon, et enfin Charles le Téméraire. Ce dernier comte de Flandre, tué en 1476, près de Nancy, laissa l'héritage de cette grande province à sa fille Marie. Celle-ci épousa l'archiduc d'Autriche Maximilien. De leur mariage naquit Philippe 1er, qui fut roi de Castille. Leur petit-fils Charles Quint hérita, à son tour, du comté de Flandres et s'appropriâ, en outre, successivement, les dix-sept provinces des Pays-Bas.

Les descendants de cet empereur, Rois d'Espagne, possédèrent, dans la suite, la Flandre qui leur fut transmise par héritage, mais seulement avec la portion occidentale des vastes Pays-Bas ; les huit provinces-unies hollandaises s'étant constituées en République sous Philippe II. Du temps de ce roi, sa fille, l'infante Isabelle Claire-Eugénie, gouverna ce pays catholique avec son mari l'archiduc Albert d'Autriche. Après eux le Roi d'Espagne, Philippe IV, posséda ces contrées et, en dernier lieu, Charles II, son fils, qui fut contraint, enfin, de céder une grande partie des Flandres à la France, en 1678.

Il est facile de comprendre, par ces faits, le motif qui fit que deux Rois successifs de France, lors de leurs guerres avec

l'Espagne, au XVII<sup>e</sup> siècle, s'attaquèrent chaque fois aussi à la Flandre, puisque cette partie des Pays-Bas d'occident était de ses domaines et occupée alors par la milice Espagnole, comme l'Artois et autres provinces limitrophes qui avaient autrefois été à la France.

Donnons ici un aperçu de ces hostilités, en Flandre, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Le Roi Louis XIII déclara la guerre à l'Espagne, nation naturellement protégée par la maison impériale d'Autriche ; cette guerre fut proclamée en 1635.

Les hostilités eurent leur commencement dès la même année, sous Philippe IV , mais la vraie campagne de Flandres ne commença qu'en 1644, moins de deux ans après l'avènement de Louis XIV à la couronne.

Les États généraux de Hollande s'étaient engagés mutuellement, alors, avec le gouvernement du roi de France, à combattre la puissance espagnole dans les Pays-Bas.

Cette guerre eut des résultats très-remarquables pour la France et pour la Flandre occidentale en particulier, surtout à sa fin.

Chaque année, après celle de la déclaration des hostilités,

amena des crises et des combats en Flandre et dans les pays voisins, mais ils n'étaient que les préludes d'événements plus graves, accomplis surtout à partir de l'époque où l'armée du jeune Roi de France entra en Flandre par l'Artois.

Après s'être emparé de plusieurs places fortes de l'ouest, le duc d'Orléans, Gaston (duc d'Orléans, fils puîné de Henri IV, frère de Louis XIII, mort à Blois en 1660), qui commandait les nombreuses milices françaises, campées près Calais, se porta vers Cassel et ses environs, en mars 1645. Il prit cette ville d'assaut en peu de jours de siège, et s'approcha de Bourbourg, puis de Gravelines, qui fut pris peu après.

Le maréchal de Gassion, de son côté, s'empara, cette année, de plusieurs autres villes et forts de la Flandre maritime et de l'Artois. Rantzau était joint au commandement de Gassion qui venait de se signaler à la journée de Rocroi. — Les Espagnols reprirent des places de Flandre à la fin de l'année.

Ayant connaissance des troubles et de la guerre de la Fronde (de 1648 à 1653), qui arrêtaient les succès des Français, le roi d'Espagne en profita. Ses soldats rentrèrent bientôt dans la

partie de la Flandre qui était tout récemment au pouvoir de Louis XIV : Ce fut sous le commandement du gouverneur des Pays-Bas, Léopold, Archiduc d'Autriche, allié à la famille royale d'Espagne. Les villes conquises par la France, et toute la Flandre la plus occidentale surtout, furent reprises à cette époque par les Espagnols ; mais les Français s'en emparèrent de nouveau, peu après, en 1657 et 1658, sous l'illustre Turenne.

Le traité des Pyrénées, du 7 novembre 1659, fit cesser la guerre jusqu'en 1667. Ses bases garantissaient à la France la possession de plusieurs villes importantes et de vastes territoires de la Flandre, du Hainaut et d'autres contrées des Pays-Bas, comme l'Artois, etc. ; enfin ce traité assurait la main de l'infante, Marie-Thérèse, au roi Louis XIV, dont cette princesse, fille de Philippe IV, devint la femme.

Le traité d'Aix la Chapelle, de 1668 , avec la Hollande qui était venue au secours de l'Espagne, devait consolider cette paix. « *Le Roi très-chrétien demeurera saisi et jouira effectivement de toutes les places fortes et postes que ses armes avaient occupées et fortifiées pendant la campagne de l'année précédente, savoir ;*

*Bergues, Furnes, Tournai, Lille, Douai, Armentières, etc., avec leurs bailliages, châtelainies, territoires, dépendances et annexes* » (Art. 3 du traité ). Cependant le mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne eut des conséquences remarquables et fâcheuses à la mort du roi Philippe IV, survenue en 1665, le 17 septembre.

Le roi de France, qui n'avait jamais reçu la dot de sa femme, demanda alors, comme indemnité, la Flandre et la Franche-Comté ; on les lui refusa ; de là une guerre se ralluma ; elle donna lieu à de nouvelles et nombreuses prises. Le roi entra dans les Pays-Bas avec deux armées, au commencement de l'été 1667 ; les progrès du monarque y furent aussi prompts que faciles ainsi que le relate l'histoire du temps ; il prit toutes les villes de Flandre en une campagne.

D'un autre côté, la guerre ne tarda pas à se décider de nouveau entre la France et la Hollande, car Louis XIV se ressouvenait de l'aide apportée par cette nation aux Espagnols, peu avant, et il était jaloux de la prospérité des Provinces-Unies qu'il désirait abaisser par plusieurs motifs : les Hollandais étaient ses ennemis naturels.

Des préparatifs de guerre se firent, de part et d'autre, et le prince d'Orange, Guillaume, fut élu généralissime de l'armée des États de Hollande. Contre lui se signalèrent Condé et Turenne, dans les longues hostilités de Flandre et d'Allemagne.

Notons qu'en ce temps Louis XIV perdit l'alliance des souverains de l'Europe qui avaient été, avant, pour ce monarque. L'Angleterre se déclara aussi contre lui et se joignit à l'Espagne et à l'Empire coalisés.

En 1672, les provinces hollandaises sont envahies par les Français et les États sont obligés de se réfugier à Amsterdam. La campagne fut ouverte avec succès par le roi de France lui-même, il passa le Rhin suivi de son armée et de ses valeureux généraux ; au-delà de ce fleuve il remporta de nouvelles victoires.

Il y eut aussi la reprise de la Franche-Comté par le Roi, les faits d'armes victorieux de Turenne dans le Palatinat, de Schomberg, dans le Roussillon, où les Espagnols furent battus ; de Condé à Senef, contre le prince d'Orange ; de Duquesne, dans les combats sur mer, où Ruyter périt ; du Roi lui-même, en Flandre, en 1677, qui prit Valenciennes et Cambrai, etc. ; du Duc d'Orléans, au

val de Cassel, où la victoire sur le prince d'Orange fut complète, comme nous allons le démontrer, et d'où résulta bientôt la reddition de la ville et des forts de Saint-Omer.

Le prince d'Orange ne réussit pas plus dans d'autres entreprises, il se plaignait des Espagnols et les Espagnols se plaignaient encore plus vivement de ce prince : Ils regrettaient de lui avoir confié le commandement de leurs troupes, et ils commençaient à s'alarmer sur le sort des Pays-Bas. C'était le point décisif pour les contraindre à faire la paix.

Le roi d'Espagne Charles II confirma les conquêtes de Louis XIV où le génie guerrier de la France avait brillé du plus vif éclat.

L'acte définitif du partage des Flandres entre l'Espagne et la France s'accomplit par les conditions du traité de paix de Nimègue de 1678.

Avant de parler de la bataille, près Cassel, de 1677, et de la victoire y remportée par le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, sur le prince d'Orange, il aurait fallu, si l'espace nous l'eut permis, énumérer les combats et les divers sièges et prises des places de

guerre de la Flandre occidentale, pendant la période de vingt-quatre années avant 1659, époque du mariage du roi de France et de la première paix signée ; puis, durant les dix années de guerre, au même pays, qui suivirent 1667. Ces dernières hostilités furent aussi suscitées entre les Français et les Espagnols unis aux Autrichiens, auxquels, cette fois encore, les Hollandais se joignirent par coalition, en l'année 1672 ; ce fut à cette époque que Guillaume III, prince d'Orange, fut nommé Stathouder de Hollande.

Il va sans dire que, pendant ces malheureux temps, dont nous aurons soin de parler ailleurs, avec détail, les petites villes, fortifiées et les riches campagnes de la Flandre la plus occidentale, West-Vlaenderen, eurent beaucoup à souffrir du passage continu des diverses troupes. Les milices françaises et celles des coalisés, en séjournant ou en traversant cette contrée en tous sens, qu'elles fussent amies ou ennemies, pillaient, saccageaient et frappaient les habitants d'énormes contributions ; c'était le premier et le dernier acte de la présence de chacun des partis ; de là une ruine complète de la Basse-Flandre surtout, tant de fois bien cruellement éprouvée !

## **DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DU TERRITOIRE ET DES EAUX DE LA HAUTE PEENE.**

Nous tenons à présenter ici, pour faire suite aux préliminaires, une description sommaire de la Peene et de la Lyncke, les deux ruisseaux proche Cassel, entre lesquels la bataille de 1677 a eu lieu ; nous donnerons en même temps, ici, une idée des terrains environnants, afin d'aider, pour la suite des détails concernant l'engagement général de cette bataille rangée, de ses préludes et de sa terminaison.

La Peene a ses sources aux versants oriental, méridional et occidental du mont Cassel , elle va se jeter dans l'Yser, au-delà de Wormhout, en se contournant successivement de l'est, du sud et sud-ouest au nord et au nord-est. Des petits ruisseaux venant de Ste-Marie-Cappel et de Wemaerscappel s'y rendent aussi, mais sa vraie source est à la partie méridionale du bas du mont d'Ecoufle,

près de Cassel.

Cette becque, assez grand ruisseau, dans la suite de son cours, porte d'abord, vers Zuydpeene, le nom de Petite Pienne (Kleine beecke), jusque vers le village de Noordpeene (Ces deux villages Noord-Peene et Zuyd-Peene étaient autrefois, il y a quelques siècles, un seul et même territoire seigneurial, appartenant à l'illustre famille de Saint-Omer. Il fut ensuite partagé entre frères, les bords de la Lyncke étaient les limites de séparation de ces territoires secondaires, auxquels on donna des dénominations distinctives selon la position géographique de chacun d'eux devenus deux communes). Elle s'augmente successivement par la jonction de plusieurs petits ruisseaux et sources, parfois à sec, provenant de collines voisines de sa rive droite.

La Penne traverse en premier lieu le village d'Oxelaere, et aussi, non loin de là, la voie ferrée de Lille à Dunkerque, avant son arrivée à Bavinchove. Proche ce dernier village, et dans le voisinage du chemin qui conduit du sud à son église, ce petit cours d'eau traverse, sous voûte, la route impériale de Cassel à Saint-Omer, à angle presque droit.

La petite Penne n'a que 2 mètres 75 centimètres à 3 mètres de largeur, en gueule, peu avant son arrivée vers le pont de Zuydpeene ; là, son lit a 2 mètres et plus de profondeur ; il est parfois presque vide l'été, aux temps secs ; ses eaux n'en occupent habituellement que la moitié de la largeur ; mais, lors des grandes pluies ou des fontes de neige abondantes, ce lit se remplit plus ou moins ; il y a même à certains moments d'hiver un trop plein de ses eaux qui a inondé parfois les terrains de son voisinage entre Zuydpeene et Noordpeene, et au-delà, surtout avant le dernier nivellement. C'est dans cet état qu'était ce ruisseau et la Lyncke, qui y a son embouchure, lors de la bataille d'avril 1677, peu après de grandes pluies.

Après avoir côtoyé, à l'est, le village de Zuydpeene, et à un kilomètre avant l'arrivée de cette becque vers Noordpeene, elle prend le nom de Grande Peene (de Grootte beecke), mais seulement lorsque le ruisseau la Lyncke s'y est jeté ; et alors elle a près de 4 mètres de largeur vers ses bords, et 2 mètres 25 centimètres de profondeur, même plus vers le pont de pierres dit Peene-brugghe, c'est-à-dire presque vis-à-vis de l'occident du moulin de la butte ou

colline du Tom. Elle s'élargit un peu et son lit y est plus profond. Là, son lit y a parfois 3 mètres de profondeur, mais pas d'avantage jusqu'au village d'Arnèke. Après avoir contourné cette colline du sud au nord, la Penne se rend vers Ochtezeele et Arnèke ; elle passe ensuite à l'est de Ledringhem et de là à Wormhout au nord-est duquel bourg elle s'unit à l'Yser, ayant fait ainsi un trajet de 15 kilomètres à peu près.

La Lynche, dite aussi Petite becque (Kleine beecke) par les campagnards de l'endroit, prend son origine des hauteurs d'Ebblinghem, par plusieurs sources au nord de ses petites collines. Ce ruisseau serpente légèrement dans la plaine en se dirigeant du sud-ouest au nord, et il vient se jeter dans la Pienne ou Peene vis-à-vis du Tom (Monticule et moulin ainsi nommé, même avant l'époque de la bataille (Thom-Meulen, Sanderus), mais aussi désigné depuis sous le nom de moulin et butte des tombes) à angle un peu aigu.

Près de l'un de ses ponts, à un kilomètre du village de Noordpeene, la Lyncke à 2 mètres 50 centimètres à 3 mètres de large, en général ; à certains endroits, ailleurs, et plus bas, elle est

un peu plus large ; à son embouchure ce ruisseau est de 3 mètres 70 centimètres en gueule. Sa profondeur varie aussi dans son trajet.

Il va sans dire que plus haut au sud de la Lyncke, et plus près de son origine, cette largeur est beaucoup moindre, ainsi que sa profondeur, ce qui facilita le passage de la cavalerie d'attaque de droite, dont il va être question (Ainsi son lit est profond de 1 mètre 20 c. au petit pont du Mutse-Honck ; de 1 mètre 30 c. vers le pont Walhest ; une partie de la cavalerie française y passa. — A son embouchure la Lyncke à 2 mètres 10 c. de profondeur). — Les hollandais ignoraient aussi cela.

La Lyncke-becque déborde, de même, un peu, à certains moments de l'année (D'après Reboulet, historien de Louis XIV, les pluies venaient d'être abondantes ; à certains endroits la terre était imbibée et même, du côté de Valenciennes, les travailleurs avaient été la plupart dans l'eau, presque jusqu'à demi-corps. Il est donc naturel de croire que les deux ruisseaux au val de Cassel avaient débordé et coulaient encore presque à pleins bords, en avril). Son embouchure dans la Peene est, avons-nous dit, à moins d'un kilomètre du village de ce nom et à son orient, et c'est la Lyncke

qui sépare le territoire de Zuydpeene de celui de Noordpeene. C'est aussi ce ruisseau qui séparait les Hollandais des Français, au commencement de l'action, et non la Peene-becque comme beaucoup d'autres l'avancent, car les Hollandais avaient déjà traversé ce dernier cours d'eau, la Pienne, au moyen de ponts, pendant la nuit précédant le combat. Enfin c'est entre la Lyncke et à sa rive droite, au territoire de Zuydpeene, et la rive gauche de la Peene au même territoire communal, que les deux armées combattirent lors de l'engagement définitif.

Ajoutons que sur la Peene et sur la Lyncke se trouvaient de petits ponts dont quelques-uns n'étaient que de larges pierres de taille au ras du sol, surtout au second de ces ruisseaux, et servant pour les passages vicinaux (Tel est le pont de pierre sur la Lyncke à la route de Peene à Zuydpeene, appelé Peene-Straete, qui fut probablement celui ou une partie de la cavalerie de droite passa). D'autres ponts en bois furent pratiqués par les troupes la veille du combat.

L'espace presque triangulaire de la plaine, entre les deux becques ou ruisseaux au territoire de Zuydpeene, c'est-à-dire à la

droite de la Lyncke, était bas et garni à certains endroits de haies vives plus ou moins élevées et épaisses, mais alors sans feuillage, vu la saison d'hiver qui finissait. Elles bordaient la rive droite de la Lyncke-becque et la Peene ou bien faisaient office d'enclos à certaines propriétés et de limites de champs. Nous verrons bientôt que ce fut derrière certaines de ces haies et les taillis que les Hollandais étaient postés lors de l'engagement de l'aile droite des Français.

Dans cette plaine se trouvaient aussi des fossés pleins d'eau, et des rigoles qui traversaient les vergers. Un moulin à vent y était situé sur une petite éminence, non loin de la position du maréchal d'Humières, lors de l'engagement de ce côté ; nous devons le signaler parce que ce fut vers ce point qu'eut lieu une des actions les plus sanglantes du combat. Ce moulin fut détruit ou démonté depuis, et le terrain qu'il occupait a été aplani.

Enfin cette plaine, en général mamelonnée, à ses bords, de monticules plus ou moins étendus et élevés, était garnie de haies vives entourant des champs de houblon, etc. Celle où se fit le carnage est plane. Vers la Lyncke, elle est appelée des deux côtés

Lyncke-Veld (Champ de la Lyncke) ; plus avant, au sud-est, c'est le champ de la Peene, Peene-Veld ; c'est là que le plus fort de la mêlée eut lieu.

Cette petite description topographique était donc nécessaire, avant tout, afin que les divers mouvements, lors de la bataille, fussent bien compris, sans confusion de lieu. En effet, par défaut de la connaissance rigoureuse de ces lieux, il y a eu des lacunes essentielles dans des courtes relations de la bataille de Peene. Des auteurs, faute de données suffisantes, sur cette question préliminaire, ont laissé à désirer dans l'énumération des diverses positions stratégiques, et c'est ce qui a fait varier plusieurs sur le vrai champ du combat, sur les places exactes occupées par chacune des deux armées, et sur l'une des causes principales de ce fait d'armes : nous voulons parler des obstacles dus aux deux ruisseaux précités.

Ainsi de Mezeray dit : « Le duc d'Orléans rangea une partie de l'armée sur les bords du ruisseau la Peene qui la séparait de celle des alliés. » Cela est inexact, car les Français étaient alors au côté ouest de la Lyncke, à un ou deux kilomètres de là. C'est ainsi que

les Hollandais eurent le temps de continuer la construction et le remplacement de ponts sur la Peene, durant la nuit de la veille de la bataille. — Le baron de Vuorden dit que le maréchal d'Humières passa un ruisseau fort à propos. — De Larrey dit aussi, à tort, le duc d'Orléans rangea son armée en bataille sur les bords du ruisseau ou de la petite rivière de Peene qu'il fallait que les ennemis passassent s'ils voulaient l'attaquer. — Ce ruisseau, au contraire, était la Lyncke.

Reboulet dit dans son histoire de Louis XIV :

*« Les deux armées se rencontrèrent à Mont-Cassel et s'avancèrent jusqu'à la portée du canon, n'étant séparées que par un petit ruisseau que les ennemis faisaient garder par une partie de leur première ligne. »*

Notons que les Hollandais ne passèrent le ruisseau la Peene que dans la nuit du 10 au 11 ; d'un autre côté la Lyncke n'est pas mentionnée par cet historien. Ce second ruisseau, situé au-delà, avait sa rive gauche occupée par les Français ; ils ne le passèrent que le lendemain.

M. Schayes (Mémoires de la société des Antiquaires de la Morinie,

T. II) dit seulement que l'armée française était au-delà de la Peene, rangée en ordre de bataille dans la plaine, mais il ne mentionne pas la Lyncke, qui, nous l'avons dit, était aussi entre eux et les troupes hollandaises, ce qui donne lieu à des confusions.

M. Debaecker, qui a copié un passage de deux pages sur ce fait, du mémoire de M. Schayes, dans sa notice sur Noordpeene (Noordpeene, sa seigneurie, son église et son monastère : — Annales du Comité flamand de France, tome IV), le reproduit sans aucun commentaire ni addition explicative à cet égard ; il le pouvait cependant connaissant mieux le terrain. Enfin beaucoup d'autres auteurs (Mémoires et histoires de Louvois, de Pélisson, de Larrey, du baron de Vuorden, d'Anquetil, de Reboulet, etc.) sont loin d'être plus explicites : de là des difficultés pour s'entendre ; il fallait les faire cesser, et aussi éloigner toute idée de l'existence, là, d'une rivière, d'un grand ou large cours d'eau, qui aurait disparu depuis. Ce qui a pu donner lieu à cette erreur ou fausse supposition, c'est qu'au moment où eut lieu ce fait d'armes, la Lyncke coulait presque à plein bord, après de grandes averses, et que dans quelques endroits elle était débordée de plus de 20 à 25 mètres.

Cela se voit encore parfois aujourd'hui lorsque ce ruisseau est grossi après des pluies abondantes ou de rapides fontes de neiges. — La Peene est dans le même cas de débordements aux parties déclives de ses bords, lors des mêmes circonstances, malgré des travaux plus ou moins récents qui, du reste, ont beaucoup amélioré les rives de ces cours d'eau.

La représentation des deux ruisseaux entre lesquels la bataille eut lieu est assez clairement indiquée sur nos planches et sur la médaille ci-contre ; seulement il y a une erreur en ce qui concerne le prince d'Orange figuré à droite, car il n'a jamais passé le deuxième ruisseau, la Lyncke. Par compensation on voit sur cette médaille l'épisode de la fin de la bataille, au-delà de la rive droite de la Peene, et le simulacre de la fuite ainsi que la poursuite des Hollandais.



## **BATAILLE AU VAL DE CASSEL DE 1677, SES PRÉLUDES ET SES SUITES.**

### **PRÉLUDES DE LA BATAILLE DE MONT-CASSEL .**

Le roi de France, Louis XIV, victorieux sur tant de points, et particulièrement dans ses campagnes de Flandre, au lieu de s'arrêter, eut le projet de s'attaquer à d'autres places fortes, sur lesquelles les Espagnols comptaient le plus, tels que Valenciennes (19 mars 1677), Cambrai et Saint-Omer qui furent réduites en six semaines, au commencement du printemps de 1677. C'étaient les boulevards des Espagnols en Flandre, depuis longtemps redoutables aux Français ; le roi voulut, par ces prises, assurer à jamais le repos de ses frontières. Il s'était proposé, dès l'année précédente, de délivrer ses états de maux que Saint-Omer (seule place de l'Artois qui appartenait encore aux Pays-Bas Espagnols) leur causait, en troublant le commerce aux pays conquis, entre

Dunkerque et Arras, et en désolant le Boulonnais.

Déjà, avant d'assiéger cette ville, projet qu'il cachait, Louis XIV ordonna, comme préparatif, le siège d'Aire que le maréchal de Humières emporta le 31 juillet 1676, en peu de jours. Ce gouverneur français s'empara aussi, par les mêmes ordres, de tous les postes des environs de Saint-Omer et du fort de Lincke. Il fit fortifier, dans ce même temps, le château de Cassel. M. de Mourmont, capitaine aux gardes, fut envoyé, au mois de mars 1677, pour se saisir de Nieurlet, de Bac, de St-Momelin, de Clairmarais et autres postes des environs de Saint-Omer. Enfin, le siège de cette ville de l'Artois fut entrepris. Elle était occupée par la milice espagnole. Monsieur arriva dès le 24 mars, dans le camp de Blandek avec son armée, ce lieu étant choisi pour son quartier général. S.A.R. avait avec elle le maréchal de Humières, le Comte du Plessis, lieutenant-général, et Stoop, maréchal de camp.

Voici la répartition des troupes françaises autour de Saint-Omer (Nous citons ces troupes, placées vers Saint-Omer, parce qu'elles devinrent le noyau primitif de l'armée qui se concentra pour la bataille de Cassel) :

A Blandek ; deux bataillons de Navarre, un d'Humières, deux de Phiffer, deux escadrons de St.-Germain-Beauprê et un de Vains.

Au passage d'Arques : les troupes du prince de Soubise, lieutenant-général, c'est-à-dire deux bataillons d'Anjou et deux des Vaisseaux.

A Clairmarais : un bataillon de Conty.

A Chasteau-Vieux, sur le vieux canal ; six compagnies de dragons-Dauphin.

A Nieurlet ; deux bataillons de Greeder, un de Phiffer, six compagnies de dragons et un escadron du régiment d'Aumont.

Au Fort de Bac : un bataillon de Greeder.

A St-Momelin ; un bataillon de la Couronne, sous le chevalier de Genlis.

A Tilque ; un bataillon du Royal-Roussillon, et deux Italiens.

A Ouate (Watten) ; un bataillon de la Couronne.

A Tattinghen (Teteghem) ; le régiment de Touraine, et le régiment de cavalerie de Bordages.

A Visque ; six compagnies de dragons-Dauphins.

A Viserne : deux escadrons de Jourmay.

C'est avec ces seules troupes que, sans tirer de lignes, Saint-

Omer fut investi ; mais ce faible nombre, sans même l'artillerie, que les pluies avaient forcé à rester en arrière, arrêta encore les opérations décisives de Monsieur ; puis ces troupes étaient insuffisantes pour une bataille.

Ce prince reçut le 28 mars, du gouverneur de Boulonnois, un grand convoi et force munitions ; plus de deux mille hommes de pied, et cinq cents chevaux de milices aguerries, ce qui lui permit, avec l'arrivée de l'artillerie, d'attaquer le fort dit des Vaches, à côté de la porte du Haut-Pont, qui couvrait la place ; il fut emporté le 8, malgré une vive résistance ; la tranchée avait été ouverte du 1er au 5 avril.

Les choses en étaient là quand on apprit que le prince d'Orange, à la tête de la plus florissante armée qu'eussent encore mise sur pied les États Généraux, s'approchait de Monsieur avec grande diligence. Il avait déjà quitté Ypres et arrivait par Poperinghe. Monsieur, le duc d'Orléans, résolut d'aller à sa rencontre avec ses troupes. Il laissa, sous la garde du marquis de la Trousse et du maréchal de camp Stoop, les travaux commencés, en leur recommandant de continuer les attaques. Il sortit des lignes, le

matin du 9, et il trouva à un demi-quart de lieue du camp, sur l'éminence d'Arques, des renforts considérables. Le roi n'ignorait pas que les forces des confédérés étaient beaucoup plus grandes que celles de Monsieur, aussi avait-il fait partir de son camp, devant Cambrai, un grand nombre d'escadrons de cavalerie, avec La Cordonnière, lieutenant-général, puis le maréchal de Luxembourg, avec des mousquetaires et la gendarmerie.

S.A.R. continua sa marche jusque à une hauteur qui est entre Cassel et l'abbaye de Woestine, où il campa, en ordonnant de couper des haies et des arbres et de remplir des ravins. Le lendemain, son armée fut encore renforcée par les troupes du marquis de Livourne, de Revel et de Tracy, et par le duc de Luxembourg, que Monsieur avait fait venir le 9, de Bergues, lieu qu'il faisait aussi garder, avec Dunkerque, après avoir mis ces deux places en état de se bien défendre. L'armée française s'étendit alors le long de la rive gauche de la Lyncke.

Du côté des Hollandais, les chefs et les généraux des Pays-Bas ne perdaient pas un moment pour résister aux conquêtes de la France. Le prince d'Orange, ayant assemblé son infanterie et sa

cavalerie hollandaises, dans la Flandre Teutone, se trouvait encore renforcé des régiments d'Holstein, d'Orsbek et autres hollandais qui servaient dans Trêves, et, enfin, avec une armée d'environ douze mille chevaux et quarante bataillons. Il s'était rendu à Anvers, où il se concerta avec le duc de Villa-Hermosa, afin de sauver leurs provinces d'un entier naufrage et de se réhabiliter de sièges perdus.

Le prince d'Orange voulait troubler l'entreprise de Saint-Omer, et comme il avait toujours été malheureux, il souhaitait de tenter l'aventure d'une bataille où il se promettait plus de bonne fortune.

Les Espagnols, ordinairement contraires aux résolutions de prendre le hasard d'un combat, étaient d'avis, en cette occasion, que le prince d'Orange pouvait le donner avec ses hollandais, s'il trouvait quelque conjoncture favorable. Il n'y avait rien là à hasarder pour eux qui ne s'y joignaient pas ; il ne s'agissait ni de la réputation de leurs armes, ni de la perte de leurs troupes ; et ils pouvaient, aux dépens des autres, conserver leurs états par une bataille, ou en arrêter l'entier bouleversement. Les Hollandais aussi ne s'y opposaient pas, et supposaient toujours, en cas de revers, qu'ils

étaient couverts des pays-bas catholiques, contre lesquels ils voyaient bien que le Roi porterait ses armes avant d'aller à eux.

Au premier bruit du siège de Valenciennes et du danger où se trouvaient Saint-Omer et Cambrai, les alliés s'alarmèrent et obligèrent le prince d'Orange à rassembler promptement les troupes qui se trouvaient le plus à la portée, pour tenter le secours, en commençant par Saint-Omer les opérations de la campagne. Afin de subvenir aux frais extraordinaires de ces préparatifs, les États avaient accordé, cette année 1677, deux millions. Après la prise de la ville de Saint-Omer, par le prince d'Orange, les alliés comptaient aussi forcer le roi à abandonner le siège de Cambrai.

Le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, accourut de la Hollande. Il avait appelé sous Dendermonde les régiments hollandais et le peu de troupes espagnoles, dont le duc de Villa-Hermosa (Gouverneur des Pays-Bas Espagnols) pouvait disposer encore ; mais déjà, au grand étonnement du prince, Valenciennes était tombé après sept jours de tranchée ouverte. Cambrai et Saint-Omer étaient investis, le roi ayant partagé son armée en deux corps, et étant resté en personne devant Cambrai.

Guillaume entreprit de secourir et de dégager Saint-Omer, comme étant chose plus facile, il avait reçu des avis du prince de Robek (gouverneur de l'Artois-Espagnol, il commandait en premier à Saint-Omer, avec Saint-Végnant à qui la ville était spécialement confiée) qui l'assurait que Monsieur n'avait pas, avec lui, plus de quatorze mille hommes, qu'il n'avait fait aucune ligne de circonvallation et contrevallation, et que, si son altesse différait de secourir Saint-Omer, il n'y serait plus à temps, parce qu'il devait venir, du camp du roi, quantité de troupes pour renforcer celles du duc d'Orléans.

Le prince d'Orange s'en approcha donc hardiment et en toute hâte, le 10 avril ; il regardait comme infaillible d'y être victorieux. Parti d'Ypres, le 8, aux environs de laquelle ville il avait assemblé diligemment toutes ses troupes, formant ensemble trente mille combattants (Ces troupes composées de 20,000 hommes de pied et de 10,000 chevaux avaient été rassemblées à Ypres par le comte de Waldeck ; il y avait parmi elles un certain nombre d'espagnols des garnisons). Il passa par Poperinghe et vint camper, le 9, vers le soir, à Ste-Marie-Cappel, à deux kilomètres sud de

Cassel, où il apprit que les Français n'en étaient pas à une lieue. Cassel, ville alors fortifiée, à quatre lieues à l'orient de Saint-Omer, et occupée par une garnison française, logée au château que le maréchal de Humières venait de faire réparer. Le prince d'Orange n'eut pas le temps de s'emparer de ce poste ; il hâtait sa marche en côtoyant cette place : elle fut démantelée plus tard. Il passa le lendemain, au point du jour, sous Mont-Cassel par sa partie méridionale et ouest, malgré une marche fâcheuse, à cause de quantité de défilés. De là il se rendit à Bavinchove et Zuydpeene ; et, côtoyant la rive droite du ruisseau la Peene, il arrêta la tête de ses troupes entre ce dernier village et celui de Noordpeene. Là, à une demi-lieue et moins du campement français, le prince rangea son armée sur cinq colonnes.

Ce fut le 10, à midi, que cette armée fut, en présence de celle de Monsieur, campée au-delà des ruisseaux ; ce lieu était marécageux et incommode. Le prince avait fait faire halte à son aile droite, près les deux moulins de Tom, au monticule de ce nom, poste contigu au village de Peene, et à son aile gauche vers le village de Bavinchove. Des auteurs disent qu'il serait difficile de

décrire la belle montre que cette armée faisait. Il est certain qu'elle était composée de plus de douze mille chevaux et vingt mille hommes à pied, sans un autre gros de cinq à six mille chevaux qu'on attendait, de moment en moment, sous la conduite du comte de Nassau, général de la cavalerie des États.

Son Altesse Guillaume commandait le centre, avec le comte de Waldeck, maréchal de camp général. Au Comte de Nassau était confiée l'aile gauche ; le comte de Horn, général d'artillerie, commandait l'aile droite. Il y avait là aussi le major général Van-Webbenem, et Montpouillan, major-sergent.

La première chose que le prince voulut entreprendre, ce fut de secourir Saint-Omer du côté du Bac, qui paraissait l'unique voie pour cela. A cet effet il commanda à ses dragons de se saisir de l'abbaye de Pênes, voulant par cette action couvrir la marche qu'il prétendait faire sur la droite, mais il n'y réussit pas, comme il sera dit plus loin. Mille obstacles l'arrêtèrent dans ce projet. Il le reconnut avec amertume , et se vit obligé à donner la bataille, chose qu'il désirait, du reste, d'autant plus que ce prince se croyait beaucoup plus fort que Monsieur, parce qu'il ignorait encore

l'arrivée de secours (Un renfort de neuf bataillons de l'armée du roi) dans l'armée de S.A.R. ; et quand même il l'aurait su il aurait été honteux pour lui et pour les États généraux de céder le poste. Il s'arrêta donc sur la colline, et fit jeter, vers le milieu de la nuit, des ponts sur la Peene et rétablir ceux qui venaient d'être rompus par les Français. Ce retard perdit, pour le prince, toute occasion de vaincre, selon l'opinion du temps. C'est la veille qu'il devait attaquer, car alors l'armée française était encore inférieure en force à la sienne, les derniers renforts ne lui étant arrivés que la nuit suivante. D'ailleurs l'abbaye de Peene venait d'être évacuée par ordre du maréchal de Luxembourg, dans la crainte d'être coupé par l'armée de Guillaume qui pouvait naturellement se diriger par là, au lieu de se fourvoyer à gauche. Celui-ci aurait pu forcer la nuit le poste du Balenberg peu nombreux. Il est vrai de dire que les troupes du prince d'Orange étaient trop fatiguées par de longues marches et qu'il était déjà tard. Puis il fit passer d'abord ce premier ruisseau par une partie de sa première ligne. Il posta dans certaines broussailles auprès du moulin de la plaine (Moulin entre les deux ruisseaux qui fut depuis détruit) plusieurs escadrons de ses propres

gardes pour soutenir divers bataillons, qui, à la faveur du canon et des haies devaient lui ouvrir les chemins pour venir au second ruisseau, la Lyncke, au-delà duquel l'armée française était campée.

Le prince se trouva, dès la pointe du jour du 11, dimanche des Rameaux, dans la plaine au-delà du premier ruisseau, c'est-à-dire sur le terrain de la rive gauche de la Peene, en laissant toutefois une réserve assez considérable à sa rive droite. Les Français l'avaient laissé faire. C'est alors que Guillaume de Nassau s'aperçut qu'il était trompé dans son attente, car au lieu d'avoir la facilité de pouvoir prendre le seul passage propice pour aller à Bacq, et d'avoir la possibilité de se diriger ainsi directement vers Saint-Omer, pour ravitailler cette place importante, même en passant à travers les lignes françaises, il se trouva barré par un autre ruisseau la Lyncke, derrière lequel l'armée ennemie était rangée en bataille et qui l'attendait dans ses décisions pour agir. C'est ce qui fit dire par le prince d'Orange lui-même ; « *Mais lorsque nous fûmes passés, nous fûmes bien surpris de voir qu'il y avait encore un autre ruisseau (la Lyncke) entre l'ennemi et nous, couvert de plusieurs haies, bien que ceux qui connaissent le pays eussent assuré le*

*contraire, et qu'après avoir passé le ruisseau la Peene, nous ne trouverions plus de défilés entre l'ennemi et nous ; de sorte que nous nous trouvâmes fort embarrassés. Comment passer ce second ruisseau à la vue de l'ennemi qui en était tout proche. »*

Mais avant d'aller plus loin, revenons aux Français, et cherchons à savoir comment ils arrivèrent, avec l'armée assiégeante de Saint-Omer, au même point que le prince hollandais, à une portée de canon de lui ; et dans quel nombre ils furent bientôt assemblés, sous le commandement supérieur de S. A. le duc d'Orléans, secondé par les maréchaux d'Humières et de Luxembourg.

Déjà, à la fin de mars, on supposait que le prince d'Orange irait au secours de Saint-Omer, qui venait d'être investi, ce qui troubla fort les conseillers de Monsieur devant cette ville. C'est pourquoi Louvois, ministre, écrivit le 31 du mois de mars, au maréchal d'Humières, une lettre qui rassura l'armée des assiégeants. En voici le texte :

*« Sa Majesté voit que vous supposez que si les armées d'Espagne et de Hollande s'avançaient pour le secours de Saint-Omer, Monsieur*

*n'aurait d'autre parti à prendre que de se retirer, à moins qu'il ne fut promptement secouru du corps d'infanterie que le roi lui a destiné, et de la cavalerie des places de Flandre. Sur quoi, Sa Majesté me commande de vous dire que, quoiqu'elle ne désire pas que Monsieur se commette à un événement fâcheux, elle verrait avec une peine infinie que Monsieur fut obligé de prendre un pareil parti, et que voulant le mettre en état de n'y être point contraint, elle a envoyé le sieur de Chamlay, avec un mémoire des dragons que Monsieur pourrait faire venir pour fortifier l'armée qu'il commande. Si M. le prince d'Orange veut aller secourir Saint-Omer, vous y verrez bonne compagnie vingt-quatre heures avant qu'il arrive. »*

Le même jour, Louis XIV envoyait à son frère huit bataillons et dix pièces de campagne. Le roi avait en même temps ordonné, au duc son frère, d'appeler près de lui toutes les garnisons des villes voisines, telles que Lille, Béthune, Arras et Aire. Le lendemain, Louvois partait pour Lille d'où il expédiait des ordres pour faire sortir la cavalerie de toutes les places de Flandre. Le 3 avril, il écrivait à Courtin :

*« Il arrivera ici vingt-sept escadrons de cavalerie ou de dragons ; il y en arrivera encore aujourd'hui quatre, et il y en a dans les villes qui sont d'ici à Aire, encore vingt qui sont tout prêts à marcher au premier ordre que je leur adresserai ; de manière que si M. le prince d'Orange veut s'approcher de Monsieur, il trouvera vingt mille hommes de pied et quinze mille chevaux. »*

Le 6, Louvois était de retour auprès du roi, devant la citadelle de Cambrai ; aussitôt neuf autres bataillons quittaient encore le camp royal (Le gouverneur de Cambrai, dom Pedro de Ravala, ayant conclu une trêve de vingt-quatre heures et s'étant renfermé dans la citadelle, le cinquième jour du siège de la ville de Cambrai, cela facilita à Louis XIV le moyen de détacher huit mille hommes de son armée, sous le commandement du maréchal de Luxembourg, pour renforcer celle du duc d'Orléans) pour rejoindre Monsieur, tandis que le maréchal de Luxembourg courait se mettre à sa disposition avec les deux compagnies de mousquetaires et les grenadiers à cheval (Les brigades de cavalerie de Livourne et de Revel venaient aussi d'arriver). En quelques jours, Monsieur allait avoir sous ses ordres trente-huit bataillons et quatre-vingts

escadrons. Il fut résolu qu'il n'attendrait pas le prince d'Orange vers Saint-Omer, de l'approche duquel il fut informé : les renforts étaient arrivés à propos.

Dès que S.A.R. vit arriver le maréchal, elle sortit de ses lignes et se mit en marche, le 8 avril, à la tête de ses troupes, quelques lieues dans la plaine de Cassel. Le quartier-général des Français fut choisi à l'abbaye de Woestine, près Renescure.

Monsieur n'avait laissé, devant la ville assiégée, que la garde de la tranchée et quelque peu de troupes régulières commandées par le marquis de la Trousse, pour la sûreté des quartiers contre les entreprises de la garnison. Il y avait laissé aussi les milices du Boulonnais. Les deux armées se rencontrèrent dans la journée du 10 avril ; les Hollandais, comme nous l'avons déjà dit, s'avancèrent la nuit suivante sur les terres entre les deux ruisseaux appelés Champs de la Peene et de la Lyncke. Ils y avaient en ce moment le front couvert d'un petit ruisseau , la Lyncke, bordé de haies qu'une partie de l'infanterie de leur première ligne gardait.

Le duc d'Orléans se rangea en bataille sur un terrain qui s'élevait, en s'éloignant, de l'autre côté du même ruisseau. Il avait

été à cheval une bonne partie de la nuit, pour donner des ordres, reconnaître son camp et les postes. Il se trouvait à la tête de 25,000 combattants, 16,000 hommes d'infanterie et 9,000 chevaux.

D'abord S.A.R. avait eu l'intention de faire l'attaque générale la veille du 11, lors de l'arrivée du prince d'Orange vers Noordpeene, mais l'avantage du terrain que les Hollandais occupaient alors, le passage de deux ruisseaux la Lyncke et la Peene, et le jour qui allait manquer, l'obligèrent à différer.

Voici l'ordre de bataille de M. le duc d'Orléans :

Son Altesse se tint au centre, avec Lamotte, maréchal de camp. Elle donna le commandement de l'aile droite, qu'elle avait placée entre Cassel et la Woestine, dans le champ d'Ablinghem (Ebblinghem), au maréchal de Humières, et mit auprès de lui, pour lieutenant-général, la Cordonnière, et le chevalier de Sourdis pour maréchal de camp. Là, se déployaient en première ligne les mousquetaires (Ceux du chevalier de Tracy qui venaient de rejoindre l'armée) et la gendarmerie.

S. A. R. donna l'aile gauche qui s'étendait surtout de l'abbaye de Peene jusqu'à Buschure, au maréchal de Luxembourg.

Ce duc eut pour lieutenant-général le comte du Plessis, à la tête de l'infanterie avec les bataillons des gardes françaises, etc. Son maréchal de camp était M. d'Albret. Enfin Son Altesse donna la seconde ligne de l'aile gauche au prince de Soubise, avec ordre de profiter des occasions qui pourraient se présenter de combattre, c'est-à-dire si l'ennemi voulait porter du secours à Saint-Omer, par Nieurlet et Watten.

L'artillerie était placée entre les deux lignes et commandée par La Frezelière.

Le maréchal de camp de la Moite commandait la réserve.

Notons que quelque chose fut changé, un peu plus tard ; dans cet ordre de bataille, par les mouvements auxquels la disposition du terrain et l'occasion avaient forcé l'armée, il ne fut donc plus le même après l'engagement.

Voici d'autres détails sur cet ordre de bataille (Ce passage est pris dans une relation de journaux français, peu après la victoire gagnée par Monsieur et reproduite par M. Schayes) :

Le régiment de dragons, du colonel-général, était sur la droite de l'armée et hors des lignes, tel qu'il est placé sur notre

tableau d'ordre ; les deux compagnies des Mousquetaires du Roi, sous les ordres du chevalier de Forbin et du sieur de Janvelle, capitaines ; six escadrons des gendarmes de la brigade de Livourne ; neuf escadrons des régiments de Tilladet, mestre de camp-général, de Bullonde et de Vins, de la brigade de Bullonde ; deux bataillons du régiment de Navarre deux bataillons du régiment de la Reine ; deux bataillons du régiment d'Humières, de la brigade de Sauvray ; deux bataillons du régiment des Gardes Françaises ; autant de bataillons d'Anjou et un bataillon du Maine, de la brigade de Tracy, formaient l'aile droite de la première ligne.

Les dragons du Dauphin étaient sur les côtés, en dehors de la seconde ligne, dont la droite était composée de trois escadrons du régiment Royal et de cinq escadrons du régiment de Konismark, de la brigade de Montrevel ; de sept escadrons de la brigade de Rordage et de huit bataillons des régiments Royal-Roussillon, Bourgogne, Languedoc, Italie et Genevois, de la brigade de Ximenès,

Les dragons de Listenoy étaient en dehors de la première ligne de l'aile gauche, qui consistait en trois escadrons du régiment colonel-

général, trois de cuirassiers, et trois de Sourdis, de la brigade de Rével ; six escadrons des régiments de Gournay, St.-Louis et Loëmaria, de la brigade de Gournay ; d'un bataillon du régiment de Conti ; et deux bataillons du régiment de la Couronne ; d'autant de bataillons du régiment Royal, de la brigade de Villechauve ; et de cinq bataillons du régiment Royal, de la Marine, des Vaisseaux et de Lyon, de la brigade d'Aubanède, auxquels était encore joint le régiment de Tracy.

La brigade du chevalier de Grignan, consistant en six escadrons de son régiment et de ceux de Villars et de St.-Germain-Beaupré, composait la seconde ligne de l'aile droite, avec neuf bataillons des régiments suisses de Phiffer, de Greeder et de Stoppa, de la brigade de Phiffer, auxquels était encore joint le régiment de Ximenès.

La division du centre était formée du régiment de dragons Firmacon, de quatre escadrons et de quatre bataillons. L'artillerie, sous les ordres du marquis de La Freselière, était disposée à l'aile droite et à l'aile gauche.

## ENGAGEMENTS, BATAILLE, ET LEURS ÉPISODES.

Il est nécessaire de parler d'abord de ce qui se passa avant l'engagement général du 11. Un fait d'armes eut lieu vers l'extrémité gauche de l'armée française, la veille, dans l'après-midi. Monsieur, qui voyait les ennemis s'étendre sur la droite de la Peene, par la butte des Moulins de Tom (Deux moulins alors.— Voir la gravure de Vandermeulen) ordonna au maréchal de Luxembourg de poster les dragons de Sainsandoux et la cavalerie de sa seconde ligne au moulin de Balemberg, pour leur couper le chemin de Watten, en cas qu'ils voulussent s'avancer de ce côté là ; et ensuite, apprenant que les dragons d'Orange se saisissaient du passage et de l'abbaye de Pênes (Abbaye de moines, avec église datant de 1464, restauré surtout vers 1733), il envoya les dragons de Listenay et le régiment Lyonnais pour les en chasser ; mais le prince les ayant renforcés de quelque infanterie, il se commença, à cet endroit, une escarmouche qui dura jusqu'au soir du 10, que le maréchal de Luxembourg les contraignit de se retirer, demeurant maître du

poste et y laissant des soldats avec un sergent pour le garder. Ainsi furent trouvés fermés pour le prince tous les passages pour le secours de Saint-Omer. Cependant le prince attaqua de nouveau l'abbaye, et y logea une partie de ses dragons, car, durant la nuit, les régiments français l'avaient abandonnée, à cause de leur peu de sûreté dans cet endroit isolé, par l'approche des troupes du prince d'Orange. Mais le maréchal de Luxembourg reçut l'ordre d'y débusquer les hollandais, et de reprendre ce poste situé du côté de l'aile gauche qu'il commandait. Il pouvait être un passage assez sûr aux Hollandais pour s'avancer, et, ainsi, il était de la dernière importance. Cet ordre fut exécuté avec deux bataillons du régiment royal et un de la couronne, un bataillon de Stoupp, les dragons de Listenoy avec autres troupes, et quatre pièces de canon envoyées en toute hâte par le maréchal de Luxembourg.

Le régiment de Conti se logea dans les débris d'un château en ruines (C'était probablement sur l'emplacement où est actuellement le château de M. Debaecker, car là on a trouvé dernièrement des vestiges de ruines) d'où, ayant à la tête le marquis de Laré, quartier-maître, il fit un feu fort vif qui tint les ennemis en

respect. Puis les chassa du jardin, du cimetière et de l'église de l'abbaye. Après une résistance de deux heures, ceux-ci furent repoussés à la droite de la Peene, quoique un renfort de quelques régiments leur fut arrivé, et le feu fut mis, par les Hollandais, à ce monastère, afin qu'il n'y eut plus moyen de l'occuper, et pour que ceux-ci ne soient pas incommodés de ce côté par les Français. (C'est ce corps de bâtiment qu'on voit en flammes à la droite du tableau de la bataille, peint par Vandermeulen, on y voit aussi l'ancien château en ruines). Après cette action préliminaire, qui fit perdre à l'ennemi beaucoup d'officiers et de soldats, les troupes des deux côtés rentrèrent sans encombre dans leur ordre de bataille. — Les Hollandais ne se seraient pas retirés ainsi sans de très-grandes pertes de ce côté, si le conseil du marquis de Villars qui commandait, à la gauche de l'armée française, une réserve de cinq escadrons, avait été suivi. Il voulait une charge qui, faite à temps, eut rendu de suite la victoire décisive ; mais un ordre précis de la cour le força de s'abstenir et de se diriger ailleurs. Peu après, le maréchal de Luxembourg ayant gagné le champ de bataille, et voyant la droite des ennemis se retirer sans encombre, ne put

s'empêcher de dire à Villars : « *Je voudrais que le cheval de Chamlay eut eu les jambes cassées quand il vous apportait ce maudit ordre !* »

Sur ces entrefaites, le prince d'Orange fit occuper le moulin situé dans la plaine, entre les deux ruisseaux ; il y avait posté de prime-abord un corps d'infanterie. En même temps il fit reconnaître, par ses troupes, le pays environnant, mais il fut jugé d'un accès difficile au point de désespérer ce prince par l'impossibilité qu'il y aurait d'y faire passer son armée et son artillerie ; les Français occupant d'ailleurs tous les postes essentiels de passage ; ils s'étendaient d'Eblinghem à Balenberg c'est-à-dire, selon les mémoires de Louvois, que l'armée était rangée en deux lignes, avec une réserve ; la droite appuyée à une hauteur qu'on nommait dans le pays le mont d'Aplinghen (Eblinghem), la gauche extrême au moulin de Balenbergh.

Dans la nuit du 10 au 11, les neuf bataillons envoyés en dernier lieu par le Roi, avaient rejoint leurs camarades au bivouac, par conséquent les deux armées étaient au 11 avril, à la pointe du jour, à peu près égales en nombre.

Malgré l'échec éprouvé par le prince d'Orange près de l'abbaye de Peene, dont il avait voulu s'emparer avec le dessein de faire un grand effort sur sa droite, Guillaume résolut sérieusement de se fortifier de ce côté, afin de tourner l'armée française et de s'approcher ainsi de Saint-Omer. Il y envoya, mais trop tardivement, un grand nombre des siens qu'il fit défiler pour ainsi dire clandestinement derrière sa première ligne ; mais cette tactique, fut bientôt aperçue par ses adversaires qui ne lui en laissèrent pas le temps. Ils connaissaient d'ailleurs l'affaiblissement de sa gauche, quoique ses escadrons y fussent protégés par des retranchements et des haies dans lesquelles étaient postés aussi deux bataillons d'infanterie, et quoique le prince vint encore d'y envoyer trois autres bataillons et quelques escadrons, pour faire face aux attaques de ce côté. Monsieur, impatient d'en venir aux mains, opposa, dès les neuf heures du matin, aux Hollandais qui s'avançaient, les deux bataillons d'Anjou vis-à-vis les ponts du deuxième ruisseau, la Lyncke, et ordonna que de l'aile droite on conduisit au même endroit l'artillerie qui canonna le corps de bataille des ennemis jusque vers deux heures de l'après-midi.

S.A.R. apprit, par les reconnaissances faites par le chevalier de Clinvilliers, avec quelques officiers, que l'ennemi abandonnait la hauteur au-delà du ruisseau qui vient de Cassel (la Peene), et s'avançait avec le dessein apparent de combattre ; elle savait aussi qu'il n'y avait au-delà du pont de l'autre ruisseau la Lyncke (resté presque sans garde et sur lequel on pouvait passer), que quelques escadrons soutenus par des bataillons mal formés et faciles à rompre, formant l'aile gauche des Hollandais. Aussi S. A. R. Monsieur profita de suite de cette belle occasion de vaincre. L'armée de droite du roi s'avança vers le front des Hollandais pour combattre, d'abord, ceux qui gardaient ce ruisseau. Le maréchal de Humières qui commandait cette partie, autorisé par Monsieur se disposa à attaquer l'aile affaiblie en l'entamant par les côtés (Il fallait, pour tirer sur les Hollandais, s'engager dans des champs entourés de fossés et de haies, passer un ruisseau, et dans quelques endroits faire de grands détours). Il commença le combat vers deux heures ; mais il engagea en trop son aile ; il fit passer une partie de sa cavalerie sur un pont de pierre qui se trouva devant lui et aussi sur divers endroits du ruisseau faciles à passer, et cela

malheureusement avant que le centre et la gauche de la première ligne ne se fussent encore rendus maîtres de ce ruisseau sur tout le front. Sans ce contretemps, l'occasion ne pouvait s'offrir meilleure. Ce mouvement hasardeux qui séparait la cavalerie de la droite du reste de l'armée, ne réussit pas. La cavalerie fut chargée par toute celle ennemie de la gauche et tomba même sous le feu d'une partie de l'infanterie hollandaise. La charge fut si violente que cette cavalerie fut obligée de repasser en grand désordre le pont qu'elle avait traversé peu avant ; cependant l'infanterie française finit par occuper les haies que les Hollandais abandonnèrent forcément, quoique y étant placés de la manière la plus avantageuse.

Autre narration. — Passant le ruisseau (la Lyncke), le maréchal de Humières se présenta devant l'aile gauche du prince d'Orange, ayant avec lui la gendarmerie et les mousquetaires du roi, suivis par deux bataillons de Navarre. Le maréchal avait le dessein de gagner les haies et jardins, au milieu de la première ligne des ennemis. Il se trouva d'abord dans deux gros bataillons hollandais soutenus par neuf escadrons de Brederode, Kinskel et autres. Pour s'en débarrasser, le maréchal commanda aux deux bataillons de

Navarre et aux mousquetaires de les attaquer, faisant mettre pied à terre aux derniers.

Dès que les Hollandais virent paraître les habits rouges (c'est ainsi qu'ils appelaient les mousquetaires), le bataillon d'Oalkembourg fit deux décharges de mousquet sur eux, à la portée de pistolet, ce qui n'empêcha pas les vaillants mousquetaires d'enfoncer, l'épée à la main, le régiment qui leur était opposé, pendant que Navarre renversait l'autre ; après quoi, voyant venir à eux la cavalerie ennemie, ils retournèrent en hâte pour reprendre leurs chevaux, ce qui semblait être une fuite, mais c'était qu'ils appréhendaient de perdre l'occasion de la charger. Ce qui obligea même le chevalier de Sourdis, maréchal de camp, de leur dire de ne pas se presser tant pour ne donner pas lieu de croire aux troupes qui s'avançaient, qu'on avait été mal traité.

Afin de combattre les escadrons ennemis qui s'avançaient au galop, le marquis de Livourne se joignit aux mousquetaires avec la gendarmerie ; ceux-ci, après avoir essuyé deux décharges des Hollandais, à brûle pourpoint, les poussèrent l'épée à la main et passèrent sur le ventre de toute leur première ligne, ayant été

soutenus par des dragons et des cuirassiers qui étaient venus de l'aile gauche. La brigade de Souvray, défit les régiments qui lui faisaient face, les brigades de Bullonde et de Montrevel, aidèrent aussi les mousquetaires à renverser les Hollandais sur ce point. Plusieurs étendards y furent pris et beaucoup d'hommes.

Voici comment ce même fait est raconté par l'historien de Louvois ; le texte en est un peu différent.

*« Il était dix heures (deux heures), dit-il, lorsque la bataille s'engagea ainsi sur la droite. Les mousquetaires passèrent le ruisseau ; arrivés en vue des retranchements qui étaient occupés par deux bataillons des gardes du prince d'Orange, le maréchal leur fit mettre pied à terre et les lança en avant, comme une troupe d'infanterie. Les Hollandais les regardaient venir, immobiles, en silence, prêts à faire feu ; déjà les mousquetaires s'accrochaient, pour escalader l'épaule aux canons des fusils ; une décharge à bout portant les renversa dans le fossé ; quarante y demeurèrent tués ou blessés, les autres se relevèrent, forcèrent le retranchement et firent main basse sur tout ce qui ne battît pas assez vite en retraite. Pendant ce temps, la gendarmerie et les autres escadrons*

*défilaient rapidement à droite et à gauche, pour se déployer sur un terrain favorable ; le maréchal fit sonner pour rallier les mousquetaires ; en un moment ils se retrouvèrent à cheval, en ligne, à leur place d'honneur. Le peu de cavalerie que le prince d'Orange avait laissé à son aile gauche fut bientôt mis en déroute et s'enfuit honteusement. Alors tous les escadrons français, mousquetaires, gendarmes, cuirassiers, chevaux-légers, dragons, se rabattirent par une charge impétueuse sur le flanc découvert de l'infanterie hollandaise. »*

La Cordonnière, lieutenant-général, à ce moment, avertit le maréchal de Humières qu'on voyait encore descendre du côté de la hauteur des Moulins, plus de quinze escadrons qui venaient prendre son aile en flanc. Il lui fut ordonné de leur faire face avec les escadrons Konismark, et au chevalier de Sourdis d'y conduire les mousquetaires qui avaient repris leurs chevaux.

En avançant, par une singulière rencontre, ces mousquetaires, à cheval, trouvèrent devant eux les débris ralliés de ces mêmes gardes du prince d'Orange qu'ils avaient assaillis tout à l'heure, comme gens de pied ; ils achevèrent de les détruire . Puis,

en gagnant du terrain, ils prirent en flanc l'aile gauche du prince avec grande impétuosité ; le maréchal d'Humières, dit le baron de Vuorden, mettant en déroute cette gauche, passa au fil de l'épée le meilleur des bataillons hollandais. Ceux-ci furent culbutés avec un désordre et une confusion extrêmes, les uns sur les autres.

Le maréchal de Humières trouvait partout de nouveaux périls et de nouveaux obstacles. Les deux bataillons qui étaient dans le grand espace, dont l'un d'eux était des gardes du prince d'Orange, tenaient ferme devant les escadrons des cuirassiers et de Tilladet , et on ne pouvait les renverser sans infanterie. Il commanda donc à Crevant, avec le bataillon de la reine, à Desbordes et Raousset, avec ceux de Navarre, de les chasser, ce qui fut exécuté avec une vigoureuse résistance. Ayant donné la chasse à ces bataillons, il trouva dans une grande plaine toute la cavalerie ennemie qui se préparait à le bien recevoir. Il y avait entre autres un escadron des chevaux blancs du prince d'Orange ; et comme la brigade de Revel avait beaucoup souffert, il fit avancer la gendarmerie qui s'était ralliée, et, ayant la liberté de s'étendre de tous côtés, il recommença à donner.

Ce fut alors que Monsieur commença à s'ébranler de son côté. Après avoir donné ordre au duc de Luxembourg d'attaquer à la droite de l'ennemi de la plaine, il fit avancer l'infanterie et survenant au centre avec le corps de bataille à la tête de la gendarmerie écossaise, S.A.R. tailla en pièces tout ce qui se présenta devant sa troupe. Cependant Monsieur qui se trouvait partout, voyant que plusieurs bataillons et escadrons pliaient. La cavalerie ennemie avait mis en déroute la brigade de Tracy et deux autres bataillons après qu'ils eurent traversé le ruisseau devant un gros corps d'ennemis, dans le même endroit où il avait commencé à combattre, courut à eux en leur criant : « *Vous fuyez et vous me voyez et où est l'honneur de la France ?* » Il fit marcher en même temps les bataillons de Greeder et de Phiffer ; il y joignit la compagnie même de ses gardes et ne retint auprès de sa personne que quelques gentilshommes (le chevalier de Beuvron, capitaine de ses gardes, le marquis d'Effiat, premier écuyer ; le marquis de Pluvault ; le chevalier de Nantouillet ; M. de Grave et plusieurs autres) et ses domestiques. Après ces ordres, il rallia les fuyards, les ramena au combat, les encourageant par son exemple, et renversa

toute l'infanterie ennemie qui, s'étant prévalu de ce désordre de troupes françaises, avait presque coupé l'armée de S. A. R. Monsieur s'exposa si fort à cette occasion qu'il reçût un coup de mousquet dans ses armes. Le chevalier de Lorraine fut blessé au front, et quelques autres gentilshommes et domestiques de Son Altesse furent aussi blessés à ses côtés (Le sieur de La Motte, maréchal de camp ; le chevalier de Nantouillet ; le marquis d'Effiat, premier écuyer de S.A.R. ; le marquis de Pluvault ; le chevalier de Silly, se rendirent alors fort utiles. Beaucoup y furent blessés avec nombre d'autres officiers).

Le maréchal de Humières, s'apercevant du désordre de l'infanterie hollandaise, jugea bien que Monsieur avait remporté quelque avantage considérable. Voyant donc qu'il n'y avait plus rien à craindre de son côté, et s'étant assuré de l'autre, avec la brigade de Montrevel, de la seconde ligne, qui était en fort bon ordre, il renforça encore une fois la gendarmerie qui avait beaucoup souffert, de la brigade de Revel et d'autres escadrons qui venaient après elle, et donna sur le gros de la cavalerie hollandaise. Après un combat fort opiniâtre, celle-ci commença à repasser le ruisseau,

ensuite à se débander et à prendre la fuite. Monsieur parut en ce moment avec son infanterie sur la gauche de cette aile victorieuse et trouva le maréchal qui venait de vaincre, avec la cavalerie, l'aile gauche des ennemis, où étaient leurs plus grandes forces, et où il semblait que la fortune l'avait voulu disputer avec la bravoure de ses troupes.

A l'autre extrémité du champ de bataille, le maréchal de Luxembourg, qui avait reçu l'ordre de faire avancer son aile, eut d'abord fort à faire pour défendre le passage du ruisseau la Lyncke, et peut-être aussi la Peene, vers leur conjonction, et au-delà (Le duc de Luxembourg passa le ruisseau dans la direction Est de l'abbaye de Peene avec le comte du Plessis, lieutenant-général, le sieur d'Albret, maréchal-de-camp, et les brigades d'infanterie d'Auberval et de Villechauve, celles de Cournay, etc), contre une cavalerie deux fois plus nombreuse que la sienne (Son aile gauche avait été affaiblie par les troupes qu'en avait détachées le prince de Soubise pour empêcher de secourir Saint-Omer).

Enlevés par sa brillante victoire, les escadrons français reprirent l'offensive ; mais de ce côté les charges se succédaient

sans produire de résultats décisifs. Cependant l'effort pour passer le ruisseau, la Lynckebecque, devint général par tout le front de la ligne française. Alors le maréchal de Luxembourg ne tarda pas à faire abandonner les bords du même ruisseau aux soldats ennemis qui le gardaient de ce côté, et tout le front donna à la fois. Le choc fut rude et sanglant, les hollandais le soutinrent assez bien, pendant quelque temps ; s'étant défendus avec beaucoup de valeur, ils perdirent enfin courage, après un combat de trois heures.

Le régiment des gardes du prince d'Orange fut le premier qui lâcha le pied, les régiments qui étaient auprès, les suivaient, après quelque résistance ; la fuite de ces derniers, et le désordre communiqué par là à la seconde ligne, entraînèrent la fuite de toute son armée : ce fut une déroute générale.

L'auteur de l'histoire de Louvois s'exprime de la manière suivante, pour quelques épisodes de la bataille ; ces détails sont, aussi bons à conserver.

*« Au centre, dit-il, après une vive canonnade, les bataillons de la première ligne avaient abordé, au-delà du ruisseau (la Lyncke), l'infanterie hollandaise ; ils avaient même commencé à la mettre*

*en désordre, lorsque le prince d'Orange, ordonnant la même manœuvre que le maréchal d'Humières exécutait en ce moment là contre sa gauche, lança sur le flanc des bataillons français une partie de la nombreuse cavalerie de sa droite. Surpris par cette brusque attaque, ils plièrent sous le choc et se laissèrent ramener jusqu'au bord du ruisseau. A cette vue, Monsieur courut à l'infanterie de la seconde ligne, l'amena au pas de course et rétablit le combat. Chargeant, à la tête des bataillons, comme un capitaine de grenadiers, il vit tomber autour de lui vingt officiers de son état-major ; sa cuirasse fut faussée par une balle, mais il eut la joie de voir les Hollandais reculer à leur tour. Poussés de front par le prince, pris en flanc par le maréchal d'Humières, leurs bataillons ne tardèrent pas à se confondre en une masse flottante et désordonnée qui, sous un dernier choc de la cavalerie, se divisa de nouveau, mais en groupes plus ou moins nombreux de fuyards.*

»

Le prince d'Orange, dit le président Hénault, fut battu à plate couture. Les Français ne voyaient plus devant eux, sur tout le champ de bataille, que des fragments d'armée ; car de son côté, le

maréchal de Luxembourg avait suivi le mouvement offensif du centre, et donné à ses escadrons un dernier élan qui avait tout emporté : la mêlée fut des plus sanglantes.

L'ardeur du combat fut de trois heures et demie ; c'est-à-dire depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures et demie du soir. La cavalerie victorieuse portait la terreur et la confusion partout. Le prince d'Orange montra aussi beaucoup de bravoure qui fit balancer pendant quelque temps la victoire ; il se trouva partout. La cavalerie française ayant rompu ses escadrons, il eut assez de peine à les remplacer par son infanterie, qui fut obligée de plier, ayant été attaquée en flanc et de front. — Guillaume s'exposa plusieurs fois pendant le combat, il y avait reçu plusieurs coups. Au désespoir de se voir toujours battu, repoussé et vaincu, il essaya de rallier les fuyards, ramena même quelques corps à la charge, appela à lui presque toute la réserve de la seconde ligne ; mais la peur les avait saisis au point de n'être plus capables d'entendre la voix de leur chef. Ce prince se vit entraîné par le torrent, sans qu'il lui fut possible d'y remédier.

Il est dit dans la vie de Guillaume de Nassau, depuis roi

d'Angleterre, qu'en ce moment, outré de colère, ce prince coupa le visage à un des siens qui fuyait, en criant à haute voix : « *Coquin, je te marquerai du moins, afin de te connaître, pour te faire pendre après la bataille.* »

L'armée hollandaise, entièrement vaincue, gagna en confusion la hauteur, près le chemin de Cassel à l'Abeele ; Elle fut poursuivie de près. N'oublions pas de dire qu'au moment de cette fuite, il y eut un dernier engagement un peu au-delà des ponts jetés la veille sur la Peene, par les Hollandais. Là, les fuyards et des troupes ennemies de la réserve, et autres qui s'étaient ralliées dans l'espoir de couvrir leurs bagages et leur artillerie, s'entrechoquèrent vigoureusement avec les Français qui avaient, de même, traversé les ponts de ce ruisseau, dans leur élan furieux et en poursuivant les vaincus. Cet endroit, de dernier combat, est, encore aujourd'hui, appelé, dans le pays, la fin de la bataille. Il est au bas de la colline appelée le Tom ou Schu, et au versant de sa partie orientale, non loin du nouveau château de Zuydpeene. La fin de la bataille est à la droite de la Peene, entre les deux villages Noord et Zuyt de ce nom. Ce lieu se trouve proche et au-dessous de ce château actuel de M.

Aimart, qui a été bâti sur un ancien manoir féodal. Il est situé au nord-est du champ du combat général ; la voie ferrée passe maintenant sur ce terrain. De là, comme du monticule du Tom, on plane sur le champ du combat, qui s'y verrait avec tous ses détails si des arbres n'en offusquaient la vue, en certains endroits. Il est naturel de penser que c'est vers ce point, surtout, du ruisseau la Peene-becque, que des ponts furent jetés, puisque les troupes hollandaises et françaises les passèrent avant de s'attaquer en dernier lieu. On a eu tort de désigner sur des cartes, d'après Cassini, le lieu de cette fin de bataille près de la Schaecke, commune de Buyssechre ; il est tout à l'opposé, à quelques kilomètres de là.

## SUITES DE LA BATAILLE ET NOTES.

Le duc d'Orléans avait employé toute sa valeur pour achever sa victoire ; elle fut complète, dit de Larrey. Le prince d'Orange, contraint de céder, lui avait abandonné le champ de bataille couvert de morts : il se retira précipitamment. Monsieur, content de sa victoire, défendit à ses troupes de le suivre. Le duc de

Luxembourg eut seul l'ordre de S.A.R. de poursuivre. Avec son aile gauche, il n'avait pas trop trouvé de résistance dans la droite des ennemis, quoiqu'il vint de défaire entièrement cette aile ; aussi ses troupes étant moins fatiguées, Monsieur le chargea de marcher vers les fuyards avec dix escadrons du colonel-général et quelques autres, qu'on tira de l'aile droite du maréchal d'Humières, et que le comte du Plessis eut soin de lui conduire. S'étant détaché, le maréchal atteignit une partie de l'ennemi qu'il tailla en pièces, même après avoir dépassé de deux lieues le mont Cassel. Une partie de l'armée hollandaise passa par Wemaerscappel, delà au chemin dit de Saint-Orner, proche du lieu appelé le Peckel, près Hardifort, à la gauche de Cassel ; puis vers le bois du Temple, et delà, par Watou, à Poperinghe, en laissant Steenvoorde à droite. Les chariots de cette division de l'armée restèrent embourbés à la Groene-Straete, où ils furent dévalisés. D'autres fractions de l'armée hollandaise, conduites par le comte de Nassau, arrivé en dernier, passèrent à droite, ou au sud de Cassel, et par la route qui de là se rend directement à Steenvoorde, où elles furent aussi poursuivies et attaquées ; ce furent le prince et le comte de

Waldeck qui firent leur retraite par la gauche de Cassel avec une partie de la cavalerie et de l'infanterie. La nuit survenue, les fossés, dont la campagne était coupée, et les sentiers détournés, sauvèrent les débris de l'armée hollandaise. Si les Français n'avaient pas rencontré sur leur route, en poursuivant les Hollandais, les bagages de ceux-ci, qu'ils pillèrent, tout ce qui restait de troupes du prince d'Orange aurait été pris.

Guillaume avait perdu cinq mille tués et blessés hors d'état de servir, et deux mille cinq cents prisonniers ; et il avait laissé dans la plaine de la Peene plus de soixante tant drapeaux qu'étendards.

D'autres disent aussi que le maréchal de Luxembourg eut le bonheur de se rendre maître des vivres et provisions. Il mit en pièces, dans sa poursuite, beaucoup de troupes qui se ralliaient pour sauver le bagage dont il s'empara. Enfin il fit prisonniers beaucoup d'officiers et de soldats, tout en prenant le reste de l'artillerie hollandaise. Puis, après avoir poursuivi les troupes débandées jusque près de Steenvoorde, le duc retourna au camp, ou quartier-général, et ses mousquetaires campèrent quelques jours tout proche

du champ de bataille.

Le prince d'Orange, voyant la bataille perdue sans ressources, s'était retiré après tous les siens débandés ; il était triste, suivi de peu de monde et ne savait pas où il voulait aller. Il se rendit à Poperinghe, là il rallia ses troupes harassées. Éprouvant encore en cette occasion que le bonheur ne voulait s'accorder avec sa bravoure, dans aucune de ses entreprises, ce prince ne se découragea pas, cependant ; il se retira aux environs d'Ypres (Où il fit la revue de son armée et fit punir de mort quelques officiers et soldats des bataillons qui s'étaient conduits avec tant de lâcheté) d'où il gagna le pays de Waas et alla passer le canal de Bruges. Il mit son armée aux environs d'Ekeloo, afin qu'elle se rafraîchit. Il se rendit de là à Alost, pour y attendre les troupes que lui amenaient les généraux de Munster et de Luxembourg, avec des Espagnols.

Malgré ce cruel échec, le prince d'Orange remporta presque autant de gloire à la bataille de Mont-Cassel, que s'il avait été victorieux ; et les Français, qui savent honorer la vertu jusque dans leurs ennemis, lui rendirent eux-mêmes ce témoignage qu'il s'était exposé à tous les dangers et comporté partout en grand capitaine et

en brave soldat. Deux coups qu'il reçut dans ses armes en étaient de bonnes marques, et si elles eussent été d'une trempe moins fine, il lui en eut coûté la vie. *« Il fit une retraite, dit le chevalier du Temple, qui ne fut guère moins honorable qu'une victoire, et qui contribua beaucoup, de l'aveu même de ses ennemis, à augmenter la réputation qu'il s'était acquise avec tant de justice. On attribua entièrement à la conduite et à la valeur de ce prince, le salut du reste de l'armée hollandaise, après la déroute de leurs premières troupes. »*

On ne pouvait donner tant de louange au vaincu qu'on ne fit l'éloge du vainqueur. On eut dit que la fortune avait pris plaisir à égaler les dangers aussi bien que la valeur, car le duc d'Orléans courut risque de la vie par deux coups de mousquet qu'il reçut dans sa cuirasse, et il perdit aussi beaucoup de braves gens de son côté ; la victoire l'en consola. Après cette victoire, Monsieur s'avança jusqu'à la hauteur qui est au-delà du second ruisseau, la Peene, avec les brigades d'Aubarede et de Villechaude, pour attendre le maréchal de Luxembourg, ou pour le soutenir, au cas où le comte de Nassau fut venu l'attaquer.

Il demeura ensuite quelques jours dans son poste (Son quartier-général, proche l'abbaye de Woestine. — S.A.R. logeait dans ce monastère de Dames), tant pour observer l'état de l'armée ennemie, que pour attendre quelque temps le prince d'Orange, dans le cas où il lui prendrait envie de tenter un second combat ; et pour empêcher que quelques-unes de ses troupes ne s'allassent jeter dans Saint-Omer. Son but, aussi, était de donner le temps à sa cavalerie de profiter des fourrages qu'on avait trouvés au-delà de Cassel, et à l'infanterie de consumer les munitions que les Hollandais avaient abandonnées ; il y en avait, pour la subsistance de leur armée, pour plus de dix jours.

Son Altesse, Monsieur, envoya d'abord, sur le champ de bataille, des chariots et autres voitures avec des médecins, des chirurgiens et des vivres spéciaux, pour secourir ceux des ennemis qui se trouvaient encore en état d'être secourus ; ne voulant pas que l'on fit, en cette occasion, aucune différence entre ces malheureux et les soldats de l'armée qu'il commandait. On voit encore dans cette plaine, non loin de la Lyncke, l'emplacement d'une ambulance après la bataille. C'est une grande grange bien conservée, à cause

de sa construction très solide et ses solives énormes. Cette grange, qui fut convertie en infirmerie provisoire, pouvait contenir près de deux cents blessés non transportables, couchés en longueur sur quatre rangs. Elle a vingt-sept mètres de longueur sur huit mètres de large. M. Ternynck, vicaire-général à Arras, est actuellement le propriétaire de la ferme. C'est vers ce point que des individus arrivèrent en voiture, peu de temps après l'évacuation des dernières troupes ; ils firent tourner les ailes des moulins du Tom vers l'ouest, et, après s'être orientés, ils déterrèrent des sommes d'argent qu'ils se sont hâté d'emporter. — On dit dans le pays qu'il y a encore un trésor de caché dans un petit bois voisin. C'est aussi dans ce voisinage que l'on trouve quantité d'ossements, à peine à un mètre de profondeur ; on les porte successivement au cimetière du village ; des armes diverses, des monnaies, beaucoup de balles et des biscaiens, y ont été trouvés, et même des boulets sont déterrés dans les environs, surtout proche de la Lyncke inférieure ; nous faisons une collection de ces objets d'histoire locale.

Voyant qu'il n'y avait point d'apparence de nouveaux engagements avec les Hollandais, puisque le prince d'Orange se

retirait entre Bruges et Gand, Monsieur retourna, vers le 19, proche Saint-Omer, dans son camp de Blandek, pour presser encore plus le siège de cette ville. Les troupes furent mises en grande partie en bataille sur les hauteurs d'Arques.

Le maréchal de Humières, immédiatement après la bataille au val de Cassel, s'était rendu devant la place, pour remettre toutes choses en état, et redoubler les attaques ; ce qui fit cesser les sorties vigoureuses des assiégés, pendant l'absence momentanée du plus grand nombre des troupes emmenées à la rencontre du prince d'Orange.

Le prince de Robek (et non de Morbeck comme on l'a dit), qui commandait dans Saint-Omer, ne se pressa pas de se rendre ; il continua de se défendre, quoiqu'il se vit sans espérance d'être secouru ; il ne se rendit que le neuvième jour après la bataille dite de Cassel ; le 20.

La nouvelle de la défaite du prince avait accéléré la prise de la citadelle de Cambrai ; le gouverneur la rendit peu de jours après.

Le roi, après la capitulation de Cambrai, partit le matin du 20. Il arriva le 22 à Théroouanne, où Monsieur vint voir Sa Majesté ;

de là S. A. R. revint à son camp avec les ordres du roi d'accorder immédiatement une capitulation des plus honorables aux assiégés de Saint-Omer qui se rendaient ; la ville étant sur le point d'être emportée d'assaut. Les troupes espagnoles en sortirent le 22 avec armes et bagages. Ainsi fut faite la conquête de trois des meilleures places des Pays-Bas catholiques qui, de frontières qu'elles étaient auparavant, aux ennemis des Français, devinrent frontières contre eux, pour arrêter leurs irruptions, et pour faciliter celles de la France.

Le 25, S.M. Louis XIV se rendit à Gravelines et le soir à Dunkerque, où il ordonna de nouvelles fortifications. Le 27, elle passa à Bergues, et le 28, elle retourna à Calais, puis s'arrêta quelques jours à Saint-Omer, à partir du 1er mai.

Après avoir laissé le commandement supérieur de son armée au maréchal de Luxembourg, le roi retourna, avec Monsieur, à St.-Germain-en-Laye, où il médita sur de nouveaux projets de conquêtes mentionnées, plus haut, et dont la réalisation fut, pour la France, le prélude heureux de la paix de 1678.

Le prince d'Orange, six semaines après la bataille de

Cassel, se vit en état de se rendre en campagne, ayant réuni ses forces aux secours envoyés par ses alliés. Vers la fin de juillet il avait formé une nouvelle armée de 50,000 hommes, y compris les troupes d'Espagne. Les États avaient assigné, immédiatement après les pertes considérables du prince, six cent mille florins pour le recrutement de ces troupes.

NOTE SUR LE NOMBRE DE MORTS, BLESSES ET  
PRISONNIERS DE L'ARMÉE DE HOLLANDE,  
et sur les autres de ses pertes à la bataille de Cassel.

Les auteurs varient assez sur le nombre des morts et blessés à la bataille de 1677 ; nous pensons que pour concilier il ne faut en prendre que la moyenne. Nous avons vu que de Péliſson dit qu'il demeura 6,000 Hollandais sur place, sans parler des Français.

Reboulet ; Les alliés laissèrent 3,000 morts sur le champ de bataille ; on leur fit plus de 3,000 prisonniers.

De St.-Géniès dit la même chose.

Le baron de Vuorden ; 4,000 hollandais tués sur place et autant de prisonniers, près du quart de l'armée du prince d'Orange.

De Mezeray ; La journée de Mont-Cassel coûta aux alliés plus de quatre mille hommes tués, outre près de trois mille prisonniers.

G. Vanloo, hollandais, dit ; S'il faut en croire les Français, les alliés perdirent dans cette bataille plus de 4,000 morts sur le champ de bataille, sans compter plus de 2,500 prisonniers.

De Larray avance qu'il y a eu 5,000 morts et 2,500 prisonniers.

Dans un ouvrage imprimé à Amsterdam, en 1754, et que l'on ne peut suspecter, il est dit que les alliés y perdirent plus de 3,000 hommes.

Le journal chronologique de Lamoral de Neufville, dit aussi 2,500 prisonniers.

Enfin l'histoire de Louvois rapporte qu'il y a eu du côté des Hollandais, trois mille morts, quatre à cinq mille blessés et deux mille cinq cents prisonniers, et du côté des Français douze cents morts et deux mille blessés.

De St.-Géniès dit, lui, pour les Français ; deux mille hommes tués et deux mille quatre cents blessés.

Enfin, dans la Campagne du Roy, il est dit : plus de dix mille hommes furent perdus du côté des Hollandais ; c'est-à-dire plus de 3,000 morts, autant de blessés ou prisonniers, et le reste débandé ou rendu incapable de servir.

Il a été écrit que la défaite de cette armée aurait été entière sans l'inégalité du terrain, les marais, les haies, les forêts, les

broussailles et la nuit qui survint.

On est plus d'accord dans les relevés des pertes des Hollandais en fait de drapeaux et munitions, ainsi dans l'Histoire de Louvois on trouve :

Qu'il y a eu, du côté des Hollandais, perte de quarante drapeaux, quatorze étendards, tout le canon, toutes les munitions, tous les magasins aussi perdus.

L'auteur ajoute que ce sont là les résultats de la bataille sanglante de Cassel, vraie bataille rangée dans la force du mot. Il énumère le nombre des morts et de blessés comme ci-dessus .

Reboulet dit : Les alliés perdirent, outre leur bagage, treize pièces de canon, deux mortiers, quinze étendards et quarante-un drapeaux, enfin tous leurs caissons, farines, avoines, et généralement tout ce qu'ils avaient de munitions de guerre et de bombes.

De St.-Génies avance qu'ils perdirent tous leurs bagages, et les autres objets désignés ci-dessus par Reboulet, ce qui semble avoir été copié l'un de l'autre.

De Larrey dit ; Le prince y laissa plus de soixante tant drapeaux qu'étendards, avec le nombre de canons et de mortiers

désignés ci-dessus.

D'autres auteurs varient peu aussi dans cette énumération, même Van Loon, qui était hollandais.

Parmi ces drapeaux hollandais et espagnols il y en avait qui présentaient, au centre, une branche d'oranger terminée par une orange, avec la devise *Noli me tangere* ; d'autres avec la devise *Pro patria mea*. A certains étendards espagnols, il y avait une croix de St.-André de Bourgogne, ayant aux quatre intervalles des branches le chiffre couronné du roi Charles II, c'est-à-dire C II.

Notons ici qu'à la bataille de Steinkerke, le 3 août 1692, le prince d'Orange n'avait pas tant de drapeaux qu'aux combats précédents et à celui de Cassel ; il avait ordonné, quelque temps avant, que son infanterie n'aurait qu'un drapeau par bataillon. Guillaume de Nassau se souvenait que ses drapeaux avaient été vus souvent à Paris, et que les rues en avaient été remplies surtout après les batailles de Cassel et de Fleurus ; il avait voulu éviter une pareille honte, s'il ne pouvait éviter plus tard un pareil malheur.

Outre ses ordres de diminuer le nombre de ces drapeaux, donnés dans toute prévision, (mais pas immédiatement avant le

combat, pour ne pas donner l'éveil et le découragement à ses troupes), il ordonna encore secrètement, que tous ceux qui se verraient hors d'état de conserver leurs drapeaux, eussent à les déchirer plutôt que de les abandonner aux ennemis. Le maréchal de Luxembourg vainquit encore cette fois Guillaume, prince d'Orange.

Cette création par Westhoekpedia est mise à disposition selon les termes de la  
licence Creative Commons : Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale -  
Partage des Conditions Initiales à l'Identique 3.0 Unported.  
Plus d'infos sur <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/>